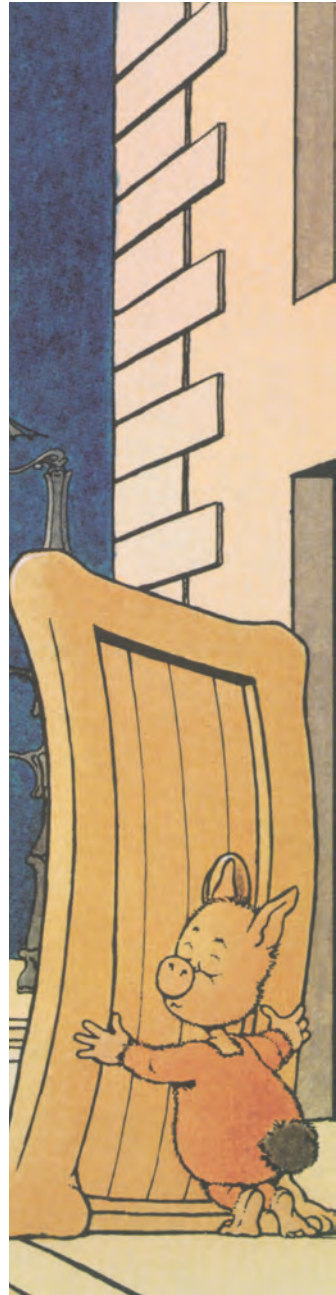




LIBRE PARCOURS

Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

CLAUDE PONTI NARRATION ET MAISONS IMAGINAIRES

PAR ADÈLE DE BOUCHERVILLE

Adèle de Boucherville
est auteure, critique
en littérature jeunesse
et enseignante.

Adèle de Boucherville nous propose ici un parcours stimulant et sensible dans l'imaginaire des maisons chez Claude Ponti : maison souterraine ou perchée dans les arbres, structure vivante qui ne cesse d'évoluer et réserve bien des surprises, avec ses portes cachées, fermées ou ouvertes sur d'autres mondes... mais aussi lieu d'ancrage, lieu refuge où les jeunes héros peuvent revenir après avoir vécu toutes sortes d'aventures.

« Quand on ouvre une porte,
on voit ce qu'il y a derrière, pas ce qu'il y a dedans. »

Claude Ponti, en exergue à *Schmélele* et *l'Eugénie des larmes*.

Les histoires de Claude Ponti, contrairement à ce que l'on pourrait croire, ne se déroulent pas dans un ou des mondes fantastiques et imaginaires. Elles sont, bien au contraire, tout à fait ancrées dans la réalité. J'en veux pour preuve la forme que ses maisons prennent.

La maison est un lieu très chargé en affects. C'est un point de départ, celui où l'on revient parfois ; c'est l'endroit où les premières émotions se forment, celles-ci imprègnent les murs. C'est le paysage de nos premiers souvenirs, et souvent le point d'accroche de la mémoire. C'est, aussi, une exigence vitale : ne dit-on pas qu'« avoir un toit



L'Arbre sans fin, Claude Ponti,
L'École des loisirs.



Le Doudou méchant, Claude Ponti,
L'École des loisirs



Schmélele et *l'Eugénie des larmes*,
Claude Ponti, L'École des loisirs



L'Arbre sans fin, Claude Ponti
L'École des loisirs.



Mô-Namour, Claude Ponti
L'École des loisirs.

sur la tête» est l'essentiel? Un aspect que Claude Ponti ne perd jamais de vue.

Il n'écrit pas pour un lecteur «type» – il s'en défend! – mais il a le souvenir et l'intuition de l'enfance, ce qui lui permet, très naturellement et avec une logique implacable, de constituer un univers qui n'est pas «comme les adultes croient que les enfants l'imaginent» – ils ne sont pas fous ces enfants, ils savent bien reconnaître un monstre imaginaire – mais qui est fait de telle façon qu'un enfant trouve les portes nécessaires pour y entrer... et pour en sortir. Vous avez dit «porte»?... entrons par la belle porte jaune et orange.

QU'EST-CE QU'UNE MAISON ?

Il semble que Claude Ponti, pour concevoir les habitations de ses albums, ait cherché ce que pouvait bien représenter une maison et, à mon sens, il a fait, comme les anglais, le distinguo entre «House» et «Home». *Home*, c'est l'endroit où l'on vit, c'est l'endroit où le cœur de la famille bat, c'est l'endroit où l'on veut être pour poser ses valises, quelle que soit la forme que peut prendre le bâtiment : tout dépend de l'emploi que veut en faire le personnage. Ponti imagine de délicieux bric-à-brac, de merveilleuses structures rondes, douces, en enfilade, avec des petites pièces cachées un peu partout dont il semble qu'elles ne soient destinées qu'au plaisir de lire et de jouer.

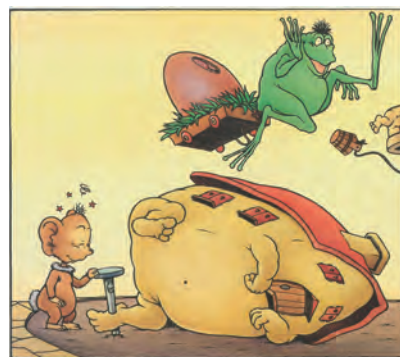
La Maison-sous-la-Terre de *Okilélé* est très représentative : elle est sous terre, comme son nom l'indique, et plus précisément sous la maison familiale. Le pauvre Okilélé n'est pas beau et, en conséquence, est rejeté par toute sa famille. Il a trouvé refuge sous l'évier de la cuisine où son père, après une énorme colère, l'emmure (!). Peu à peu, il construit des galeries et se recrée toute une habitation avec piscine, bibliothèque, jardin potager, etc. Bien plus alléchant en termes de confort moderne que la maison familiale ! Car Okilélé est doué d'un optimisme sans faille : non seulement il sait se construire une maison impeccable, mais il sait aussi s'adjoindre des compagnons de route qui le protègent.

Il est proche en cela de Zouc, (*Le Nakakoué*) qui a trouvé le meilleur compagnon de route possible :

une Mâzon, clouée au sol par le pied. Lorsqu'il la libère, il reçoit sa récompense : «Moi je serai ta Mâzon, quand tu seras grand.»

L'Album d'Adèle, quant à lui, nous met de plain-pied, et immédiatement, en contact avec l'idée suivante : le livre est si grand dans la tête du lecteur que l'on s'y sent comme dans un paysage, et, donc, comme chez soi. Souvenez-vous de la couverture : la petite Adèle nous tourne le dos et gratte la page d'un grand livre ouvert devant elle, debout, et duquel s'échappe plusieurs personnages. Mais je préfère encore l'image de la page de titre. Claude Ponti, à l'époque, y résume déjà ce que ses albums peuvent être pour des petits : un toit, un abri, une protection. Une petite Adèle peut s'y endormir en toute confiance.

Cette protection peut prendre toutes les formes, notamment celle d'une cabane, une cabane de rêve, habitation merveilleuse nichée dans les arbres. Souvent, le style de Ponti, en volutes florales et nervures de bois, est comparé à celui de l'Art nouveau. Lorsqu'on lui pose la question, il évoque certes une certaine lampe de cette époque qu'il a vu quotidiennement enfant, et aussi les bouches du métro parisien. Ce n'est pourtant pas une véritable source d'inspiration pour lui, et la comparaison avec l'Art nouveau devient tout à fait anecdotique. Ce style propre à Ponti vient de son trait, délié et maîtrisé, et de son souhait de concevoir des habitations accueillantes et drôles. Des habitations qui se plient docilement aux souhaits de l'enfant, comme un être vivant et magique. Tout cela correspond à ce que l'enfant ressent par rapport à la maison, bien sûr. L'arbre immeuble de l'album *Le Doudou méchant*, par exemple, n'a rien qui évoque l'Art nouveau, ni rien de très réaliste – comment tient cette structure ? –. En observant le dessin (au trait sur les gardes de l'album) on devine qu'il a commencé par les arbres, et que les structures d'habitation se sont logées dans les espaces. Exactement comme l'on ferait pour se construire une cabane. Les cabanes sont d'ailleurs nombreuses dans ses livres : Okilélé en construit une en toile dans la maison, avant d'en être chassé et d'en reconstruire une autre sous l'évier de la cuisine. Ses parents, eux, construisent une cabane de feuillages à la suite de la destruction de leur maison.



L'Album d'Adèle, Claude Ponti,
Gallimard.



Le Nakakoué, Claude Ponti,
L'École des loisirs.



Le Doudou méchant, Claude Ponti,
L'École des loisirs.



→ *Okiléle*, Claude Ponti,
L'École des loisirs.

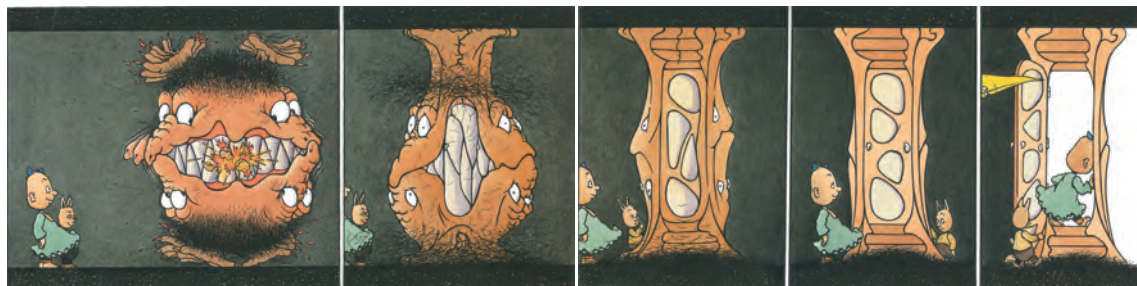
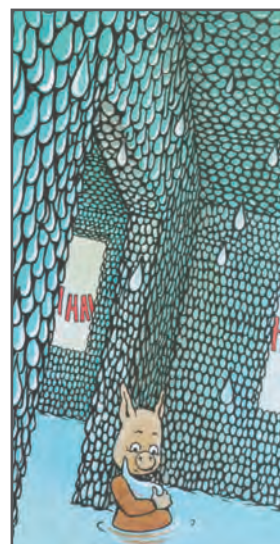


↖ ↗ →

Schmélele et l'Eugénie des larmes,
Claude Ponti, L'École des loisirs.

↓

Mô-namour, Claude Ponti,
Gallimard Jeunesse.



Dans *L'Arbre sans fin* on trouve plutôt une sorte de petit palais dans les branches, mais le point de départ est le même. Isée, dans *Mô-Namour*, se construit une cabane avec les débris de la voiture avant d'être « adoptée » par Torlémo. De même qu'un enfant construit souvent la cabane de ses rêves dans sa chambre, les chambres d'enfants de Claude Ponti évoquent souvent l'univers de la cabane avec plusieurs niveaux, des bricolages divers, des entassements organisés d'objets et de jouets. Au final, il y a peu de différences entre la chambre d'Adèle de la première page de *La Nuit des Zéphirottes*, la chambre d'Oups du *Doudou méchant* ou celle de Schmélele.

Puisqu'il s'agit de rêver et d'être heureux dans un bel endroit, Claude Ponti a souvent recours à un procédé qui fait les délices des enfants. Il représente les maisons en pied et en coupe, comme ça on peut tout voir d'un coup, et circuler du doigt sur la grande page, comme on pourrait circuler dans une maison de poupée. La maison, grâce à ce procédé, prend littéralement sa valeur de paysage pour l'enfant. Celle que l'on trouve par exemple dans *Schémelele ou l'Eugénie des larmes* est tout à fait dans cette logique : sur une double page on voit la façade de la maison, puis, sur la suivante, la façade enlevée dévoile... plusieurs petites maisons dans la maison ! Une mise en abîme que Schmélele méritait bien après son aventure, et qui lui permet de savourer à l'infini le plaisir d'une maison retrouvée. Dans *Le Tournemire* on trouve d'ailleurs une vraie maison de poupée, même si celle-ci ne s'était pas annoncée comme telle ! Alizilise et Mose sont arrivés là un peu par hasard, de même que le lecteur arrive en bout de page... et hop ! changement de perspective !

UNE PORTE SUR LE MONDE RÉEL

La maison est un monde, le premier qu'on explore, la ligne d'horizon de l'enfant pendant ses premières années. La maison est un corps, le corps familial où l'enfant construit ses premiers repères ; la maison est un être vivant, selon le principe d'animisme qui régit le rapport au monde du tout-petit. Ponti ajouterait « un être vivant, donc farceur ! ». Farceur ? Mais oui ! car les portes s'ouvrent sur des infinis, des monstres se transforment en porte (c'est un raccourci savou-

reux du monstre-dans-le-placard) et l'on passe d'une dimension à l'autre sans crier gare, par la magie de portes bien vivantes.

L'album le plus frappant de ce point de vue est, me semble-t-il, *Schémelele et l'Eugénie des larmes*. La maison est si pauvre que le toit et les murs se sont envolés pour aller vivre ailleurs. Seule la porte est restée. Les parents de Schmélele travaillent tellement qu'ils ont fini par s'effacer, et la porte, lassée, choisit de partir elle aussi... avec Schmélele.

Comme la maison n'existe plus, le monde est totalement modifié, et cette porte, qui ne tient plus à aucun mur, devient parfois un pont pour aider Schmélele. Mais surtout, l'enfant peut encore l'ouvrir et se cacher derrière : la notion d'extérieur et d'intérieur est préservée, on peut se mettre à l'abri. Claude Ponti, interrogé à ce sujet, répond sobrement qu'il est indispensable pour les enfants d'avoir toujours une porte de sortie. Il rappelle que ceux-ci font tellement confiance aux adultes qu'ils n'en sont même pas conscients. Et qu'il leur faut très longtemps pour comprendre que quelque chose ne fonctionne pas.

On retrouve des portes dans plusieurs albums de Claude Ponti : portes animales de *Schémelele et l'Eugénie des larmes*, portes égarées (un comble, mais vous avez été prévenus, ce qui est vivant est farceur) dans *L'Arbre sans fin*, ou encore portes monstrueuses, dévoratrices, terriblement dangereuses, mais par lesquelles il faut passer... pour en sortir !

Schémelele et l'Eugénie des larmes montre une maison très particulière, la Maison-du-Chagrin. Dans cet album où tout est fait pour que Schmélele expérimente, de toutes les manières possibles, la consolation, les murs de cette maison sont faits de larmes, Schmélele y recueille la larme la plus bleue, celle du fond du cœur. Un talisman pour construire sa prochaine maison. Quant aux portes qui ouvrent sur d'autres mondes elles sont nombreuses. Celle de *Bih-Bih et le Bouffron-Gouffron*, une langue de terre qui se transforme en bouche dévoratrice, celle que le monstre sympathique d'Adèle s'en mêle porte sur le torse et par laquelle on passe pour changer d'univers, ou encore celle de *Nakakoué* qui apparaît sur le corps du monstre vaincu et en cours de fossilisation.



↑
Ma Vallée, Claude Ponti,
L'École des loisirs

LE PASSAGE D'UN MONDE À L'AUTRE, UN PRINCIPE DE NARRATION ET DE CRÉATION

Les portes, si ce sont des monstres qui se transforment, sont aussi cosmiques ou magiques : Mine, dans *L'Écoute-aux-portes* traverse même un mur de livres ! Or, dès les premiers albums, nous trouvons ce principe de mondes en enfilade comme ressort narratif. *Adèle s'en mêle* en est l'expression quasi littérale : dès la page de titre, Adèle, installée dans son lit, de plain pied avec le livre immense et le lecteur, troue d'un petit doigt curieux la page qui forme l'horizon du lit. Nous la retrouverons rapidement dans les pages qui suivent. *La Nuit des Zéphirottes* commence de la même manière : les Zéphirottes en question ont percé un petit trou dans le mur de la chambre d'Adèle et ils regardent avec plaisir le fouillis qui règne chez elle avant de l'emmener. Pour ce faire,

ils la transforment en Zéphirotte, un tout petit personnage, juste assez grand pour se construire une habitation dans tous les grands monuments de Paris. Aller et venir entre l'immense et le tout petit c'est le quotidien de l'enfant, qui passe sans cesse de l'échelle du monde adulte à la sienne. *Bih-Bih et le Bouffron-Gouffron* joue aussi sur ces changements d'échelle : dans le ventre du Bouffron-Gouffron, tout change de taille en permanence !

L'Arbre sans fin est un livre sur l'apprentissage progressif du monde qui nous entoure. Avec une conclusion qui contredit le titre : l'arbre d'Hippolène n'est pas sans fin ! Mais pour compenser ce difficile parcours Hippolène a gagné le droit de porter « une coiffure de grande fille ». Elle est devenue « Hippolène-la-découvreuse », celle qui sait aller de l'avant. Elle a aussi gagné un collier garni d'une grosse perle, en tout point semblable à celui de sa mère, et cette perle est « une graine d'arbre ». Une graine d'arbre, c'est-à-dire une graine de maison.

D'UN MONDE À L'AUTRE

Nous nous retrouvons, en quelque sorte, dans un livre qui est lui-même dans un livre... Et les mondes se succèdent en douceur les uns aux autres : non pas que nous partions de plus en plus loin, nous voyageons immobiles ! La dernière image de l'album *Ma Vallée* le raconte : dans l'entrelacs des racines d'un arbre se trouve l'entrée sur la vallée de l'histoire. Une fois de plus le principe narratif de Claude Ponti renvoie au principe même de ce qu'est la lecture. Il s'agit bien d'une narration, donc d'une progression : le passage d'un monde à l'autre se fait de la gauche vers la droite et l'on passe à chaque fois par une nouvelle étape.

UNE REPRÉSENTATION DE LA DÉMARCHE CRÉATIVE

Cette façon de progresser dans l'espace peut être rapprochée de l'un des aspects de la démarche créative de Claude Ponti. Écoutons-le nous en parler : « (...) pour que l'album soit en librairie à la rentrée, il faudrait (...) que je le donne fin juin. En général je le donne début septembre (...). Donc je cale celui-là, je le commence, parce que j'ai l'histoire, j'ai tout ce qu'il faut, mais je ne sais pas

faire ce qu'il faut, donc, quand je commence, je pense à un autre, que je mets en route, puis comme je suis malin, je pense aussi à un autre, et ainsi de suite, donc normalement, si tout se passe bien, ça fait un rond et je me retrouve à faire le premier. » Ce qui peut apparaître à première vue comme un peu brouillon est un désordre très organisé et, surtout, très créatif. La boucle merveilleuse sur laquelle est emporté le personnage, et le lecteur avec lui, ressemble à celle que construit, dans ses premiers jets, l'auteur. Et le plaisir que celui-ci éprouve à se raconter une histoire est communiqué à celui-là.

LE DOUTE, MOTEUR DE LA CRÉATION

Ce principe d'emboîtement se retrouve aussi dans des petits événements que Claude Ponti a expérimenté au quotidien. Voici comment il raconte par exemple la manière dont il a imaginé le début de *L'Écoute-aux-portes* : « C'est une idée qui m'est venue quand Adèle était petite et qu'on procédait à la cérémonie du coucher. Je lui enfilaient sa chemise de nuit et on n'avait pas défait le bouton du col, donc, ça bloquait... Le temps que je défasse le bouton et voilà que hop, elle sort la tête ! Je me suis dit : c'est dingue comme elle est confiante, alors que moi j'aurai eu de gros doutes ! ». Ce doute dont Claude Ponti parle avec humour est l'un des moteurs – de taille – de sa création. En effet, dans la mesure où l'on n'est *jamais* sûr de ce que l'on va trouver derrière une porte, tout reste possible.

Ces changements de dimension, Claude Ponti les explique ainsi : « Dans le livre je lui fais (à l'enfant) son monde. Son monde c'est le sien, mais il y a aussi celui des autres, et le monde auquel on veut lui faire croire. Beaucoup de gens veulent faire croire beaucoup de choses à beaucoup de gens. J'essaie de rendre ces passages d'une vision du monde à l'autre moins douloureux, plus faciles pour les enfants ».

« HOME », LÀ OÙ LE CŒUR BAT, LE CŒUR DU CORPS FAMILIAL

Ponti sait faire preuve d'un véritable réalisme familial. La cérémonie du coucher, par exemple, retrouvée à la fin de *L'Écoute-aux-portes*, quand le père arrive avec une histoire à lire ; mais aussi la bousculade du lundi, douloureuse et déchirante, et qui, dans *Okilélé*, met la famille en rage et prête à se débarrasser du petit laideron. Ce réalisme se retrouve aussi dans *Le Catalogue des parents à l'usage de ceux qui veulent en changer* : les parents sont, pendant de longues années, comme des dieux, capables de pourvoir et répondre à tout. Tout particulièrement les bonplans, ceux qui ne baissent jamais les bras : « si, par malheur, (les parents bonplans) deviennent pauvres et que les murs de leur maison s'enfuient de désespoir, ils continuent avec courage à œuvrer dans le bon sens de la vie. »

Et le bébé maison du Tournemire ? Il avale Mose et Azilise, et se transforme progressivement. Pendant ce temps les deux petits amoureux se promènent tranquillement dans une maison qui se construit doucement autour d'eux.

CORPS D'ORIGINE : UNE HISTOIRE DE MATRICE ?

On attribue souvent à Claude Ponti l'intention de recréer la matrice originelle. Il est évident que nombre d'images font référence à des corps qui se trouvent à l'intérieur d'autres corps. Car il s'agit d'être protégé, n'est-ce pas ? Le plus intéressant c'est ce qu'il en dit : « (L'espace intra-utérin d'avant la naissance) est une interprétation voulue dans le sens où elle n'est pas refusée. (...). Je me demande régulièrement si je vais garder ou non ce qui vient. (...) J'ai construit ça, et dedans il y a ça, et ça... qu'est-ce que je garde ? Eh bien, je garde le côté matriciel. » ●

Les citations de Claude Ponti
proviennent d'une conférence
de l'auteur animée par
Adèle de Boucherville à Marseille,
à la bibliothèque de l'Alcazar,
dans le cadre de l'exposition
« Quand l'architecture se livre
avec Claude Ponti » en 2010.